

# JOURNAL DE S<sup>T</sup>.-PÉTERSBOURG

## POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

On s'abonne au Bureau des Gazettes de la Poste à St. Pétersbourg pour l'intérieur, et chez A. Pluchart, imp.-Lib., pour la ville. Prix de l'abonnement: 35 R<sup>o</sup>. pour l'année, et 20 R<sup>o</sup>. pour 6 mois. Frais de port: 7 R<sup>o</sup>. pour l'année, et 4 R<sup>o</sup>. pour 6 mois. Ce journal paraît les MARDI, JEUDI et SAMEDI.

### NOUVELLES DE L'INTÉRIEUR.

ST.-PÉTERSBOURG, 15 Décembre.

La journée du 14 fera époque dans les annales de l'Empire de Russie. Elle a rempli d'espérance et de joie les habitans de St.-Pétersbourg en leur annonçant que Sa Majesté l'Empereur NICOLAS I<sup>er</sup> acceptait la Couronne que Lui avaient déferée les renonciations solennelles et spontanées de Son Altesse Impériale Monseigneur le Grand-Duc CONSTANTIN, les dernières volontés de l'Empereur ALEXANDRE et la loi fondamentale de l'Etat sur l'ordre de succession au Trône.

Toutefois il entra dans les voies de la Divine Providence de marquer aussi cette auguste journée par un événement douloureux, qui troubla, mais pour peu d'heures seulement, la tranquillité publique dans quelques parties de la ville.

Le manifeste du nouveau Souverain venait d'être publié. Le Conseil de l'Empire, le Sénat et le Saint-Synode, avaient prêté serment de fidélité à Sa Majesté Impériale, et dans le courant de la matinée, tous les régimens de la garde devaient remplir la même obligation.

A onze heures et demie, le Chef du corps des Gardes et le Chef de l'Etat-Major vinrent annoncer au palais que le serment avait été prêté par les régimens de la Garde à cheval, des Chevaliers-Gardes, de Préobrajensky, de Sémenoffsky, des Grenadiers de Pavlowsk, des Chasseurs de la Garde, de ceux de Finlande et des Sapeurs.

Les nouvelles des autres régimens tardaient, mais on attribuait ce retard à l'éloignement de leurs casernes.

Sur les midi, on fut informé que quatre officiers de l'artillerie à cheval avaient manifesté de l'opposition et se trouvaient aux arrêts. Tout le reste du corps de l'artillerie avait prêté serment avec un empressement unanime.

Vers les une heure, on apprit qu'une troupe de soldats, que l'on portait à trois ou quatre cents hommes, était sortie, drapeaux déployés, des casernes du Régiment de Moscou, et marchait vers la place du Sénat, en proclamant Empereur le Grand-Duc CONSTANTIN.

La foule commença à se réunir sur cette place et sur celle du Palais. L'EMPEREUR descendit seul et sans aucune suite au milieu du peuple, qui aussitôt lui prodigua les témoignages d'affection et de respect. De nombreuses acclamations le saluèrent de toutes parts.

Cependant la mutinerie de deux compagnies du Régiment de Moscou continuait. Elles s'étaient formées en bataillon carré devant le palais du Sénat, commandées par sept ou huit officiers subalternes, auxquels s'étaient joints quelques hommes en frac, dont l'apparence trahissait les desseins. Des gens de la lie du peuple les environnaient en poussant le cri de *hourra*.

La présence d'une force militaire résolue et fidèle deve-

nait indispensable. L'EMPEREUR fit venir un bataillon du régiment de Préobrajensky, se mit à sa tête, et s'avança dans la direction du groupe des séditeux, mais avec la résolution inébranlable de ne recourir à la force que quand toutes les voies de persuasion seraient épuisées.

Alors le Gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, le comte de Miloradowitsch, s'approcha des mutins. Il espérait que sa voix les ferait rentrer dans le devoir, quand un homme en frac le fit tomber d'un coup de pistolet tiré à bout portant. Ce brave général vient de mourir de sa blessure.

Un tel attentat ne changea rien à l'attitude de L'EMPEREUR. Sa fermeté d'une part et sa bonté de l'autre se poignaient tout entières dans les paroles de paix qu'il ne cessait de faire porter aux rebelles, sans jamais toutefois transiger avec eux, sans jamais leur dissimuler que leur soumission immédiate, devait nécessairement et dans tous les cas être suivie de la punition exemplaire des premiers fauteurs de la révolte.

Sur ces entrefaites, d'après les ordres de L'EMPEREUR, le bataillon des sapeurs avait renforcé les chasseurs de Finlande qui montaient la garde au château Impérial et d'après ses ordres aussi la garde à cheval, le régiment des grenadiers de Pavlowsk, les Chevaliers-Gardes et la première brigade de l'artillerie de la garde étaient venus successivement rejoindre S. M. Ces troupes La suppliaient de permettre qu'en un instant ils pussent faire justice de la rébellion et des rebelles.

Ceux-ci s'étaient renforcés de quelques soldats des grenadiers du Corps et des Marins de la Garde.

En revanche, le Grand-Duc MICHEL, qui était arrivé dans le moment même à St.-Pétersbourg, ayant appris que c'était un des régimens de sa division, celui de Moscou, qui se rendait coupable d'insurrection, avait volé seul aux casernes. Il avait, sans coup férir, fait jurer obéissance et fidélité à l'Empereur NICOLAS par les six compagnies de ce régiment, qui, sans avoir voulu prêter serment, avaient néanmoins refusé de suivre l'exemple de celles qu'on voyait sur la place du Sénat. Bien plus, il avait marché en tête de ces six compagnies, les avait amenées à son Auguste Frère, aussi résolues, aussi impatientes que les autres troupes de mettre fin à ce moment de trouble.

Ce ne fut cependant qu'à l'approche de la nuit, lorsque tous les moyens de sommation eurent été inutilement tentés, lorsque la voix même du Métropolitain de St.-Pétersbourg eut été méconnue, que l'Empereur se décida enfin, malgré le vœu le plus cher de son cœur, à employer la force.

Des canons furent braqués, quelques coups tirés sur les rebelles et la place déblayée en un instant. La cavalerie chargea les faibles restes des mutins en fuite et les poursuivit dans toutes les directions.



Des patrouilles se mirent aussitôt à parcourir les rues. A six heures du soir, de toute cette tourbe il n'y avait plus deux hommes réunis. Les mutins jetaient leurs armes, ou se rendaient à discrétion; vers les dix heures du soir, plus de cinq cents de ces malheureux avaient été ramassés isolément par les patrouilles, et même les officiers les plus coupables étaient déjà saisis. Provisoirement ils ont été conduits à la forteresse de St.-Petersbourg.

Dès les six heures, Sa Majesté Impériale était rentrée au château, le Te Deum qui devait célébrer Son avènement au trône fut chanté en Sa présence et en celle de toute la Cour, des officiers ainsi que des fonctionnaires civils réunis, et la tranquillité se rétablit dans la Capitale.

Tel est le récit fidèle de l'événement dont nous venons d'être témoins.

On ne saurait se dissimuler combien il est déplorable pour la Russie entière. Aussi L'EMPEREUR en a-t-il été profondément affecté.

Mais pour ceux qui ont vu la noble attitude de ce Monarque, Sa magnanimité, Son calme imposant, Son imperturbable sang froid qu'admiraient avec le même enthousiasme et les troupes et les plus vieux généraux :

Pour ceux qui réfléchissent à la conduite du Grand-Duc MICHEL, à cette conduite couronnée d'un si beau succès :

Pour ceux enfin, qui considéreront, que les séditeux sont restés quatre heures sur une place publique dont toutes les avenues ont été long-tems libres et n'ont trouvé pour tout renfort que des soldats ivres, et des hommes du peuple dans le même état d'ivresse, et que dans toute la garde, quelques compagnies seules de deux régimens et de l'équipage de la marine ont pu être séduites et entraînées, mais qu'aucun corps en masse ne s'est détaché :

Il est permis de croire que nous avons subi une épreuve passagère, une épreuve qui ne pourra que mieux faire ressortir le caractère de la nation Russe, la fidélité du fond de l'armée, et leur commun attachement à l'Auguste Personne de leur Monarque légitime. En effet, les aveux déjà obtenus des coupables, la manière dont les principaux instigateurs sont venus d'eux-mêmes se rendre à discrétion, la promptitude avec laquelle les mutins se sont dissipés à la première attaque, le sincère repentir des soldats qui s'empresent de revenir à leurs casernes et de pleurer leur faute, tout en un mot prouve que ce ne sont pas ces derniers qui doivent être accusés de ce triste événement, et que les vœux énoncés en faveur du Grand-Duc CONSTANTIN et l'allégation d'un serment annulé par la détermination irrévocable de Son Altesse Impériale, ne servaient que de masque au vrai dessein des auteurs de la révolte, au dessein d'exciter un mouvement qui eût attiré sur l'Empire tous les maux de l'anarchie.

La vindicte des lois ne tardera point à frapper tous ceux qui ont pris une part criminelle au désordre. Grâce à la Providence et à la fermeté du gouvernement, ces troubles sont terminés, et la tranquillité règne dans Saint-Petersbourg.

Les régimens qui avaient bivouaqué la nuit autour du Château Impérial, sont rentrés dans leurs casernes. Ils ont été passés en revue ce matin par L'EMPEREUR, et Sa Majesté ayant appris que le bataillon des Marins de la Garde témoignait les plus vifs regrets de sa conduite, déclarait avoir été égaré par des insinuations perfides, et venait de prêter serment entre les mains de Monseigneur le Grand-Duc MICHEL, a permis à ce bataillon de paraître en sa présence, lui a accordé un généreux pardon et rendu le drapeau qu'Elle lui avait fait ôter hier. On l'a vu bénir en pleurant la clémence de son Souverain.

## NOUVELLES DE LA COUR.

*Bulletin du 11 Décembre, à 11 heures du matin.*

Grâce à l'Être Suprême, la santé de Sa Majesté L'IMPÉRATRICE-MÈRE est dans le même état qu'hier.

Les nouvelles de Taganrog, du 5 Décembre, confirment le rétablissement graduel de la santé de Sa Majesté L'IMPÉRATRICE ELISABETH.

*Bulletin du 12 Décembre, à 11 heures du matin.*

Quoique Sa Majesté L'IMPÉRATRICE-MÈRE ait bien passé cette nuit et que la santé de Sa Majesté IMPÉRIALE soit bonne, les souvenirs que lui rappelaient la journée du 12 Décembre, ont rempli son âme de sentimens douloureux.

Hier, on a reçu des nouvelles de Taganrog en date du 3 Décembre, portant que la santé de Sa Majesté L'IMPÉRATRICE ELISABETH se rétablit; Sa Majesté passe les nuits plus tranquillement, prend des alimens plus nourrissans, et ses forces se soutiennent. Sa Majesté L'IMPÉRATRICE-MÈRE a reçu de plus par ce courrier une lettre autographe de Sa Majesté L'IMPÉRATRICE ELISABETH.

*Bulletin du 14 Décembre, à 11 heures du matin.*

Sa Majesté L'IMPÉRATRICE-MÈRE a dormi cette nuit et se sent bien.

*Bulletin du 15 Décembre, à 11 heures du matin.*

Sa Majesté L'IMPÉRATRICE-MÈRE a passé une nuit moins tranquille que la précédente, mais grâce à Dieu, la santé de Sa Majesté Impériale n'a pas éprouvé d'altération grave.

Les nouvelles reçues de Taganrog en date du 7 Décembre, concernant la santé de Sa Majesté l'Impératrice ELISABETH, sont contre tout espoir assez rassurantes.

## NOUVELLES DE L'EXTÉRIEUR.

PARIS, 12 Décembre.

*Bourse de Paris de samedi 10 Décembre.* — Les trois pour cent, au comptant, 62 fr. 85, à 62 fr. 50; restés à 62 fr. 70; fin du mois, 62 fr. 95 à 62 fr. 50, fermés à 62 fr. 65. — Après la bourse, 62 fr. 60. demandé. — Les cinq pour cent, au comptant, ont varié de 96 fr. à 95 fr. 60 du plus haut au plus bas, et sont restés à 96. — Actions de la Banque, 2090 fr. — Emprunt royal d'Espagne, 49½. — Emprunt d'Haïti, 800.

— Par ordonnance, en date du 23 Novembre, et sur les présentations faites par les professeurs du jardin du roi, par l'académie royale des sciences, et par le ministre de l'instruction publique, le roi a nommé professeur-administrateur du Muséum d'histoire naturelle, à la place de M. le comte de Lacépède, décédé, M. Constant Duméril, membre de l'institut, et professeur de la faculté de médecine de Paris.

— On sait aujourd'hui que l'incendie de l'Escorial, attribué d'abord à la malveillance, n'est dû qu'à la négligence de quelques domestiques. Après le départ du roi, ils oublièrent d'éteindre le feu de la cheminée dans l'appartement occupé par S. M. La flamme ayant atteint les draperies et une partie des meubles, il en est résulté un dommage qu'on évalue à 80,000 fr.

LISBONNE, 2<sup>me</sup> Novembre.

Notre gazette contient le décret suivant :

« Moi, l'Empereur et roi, fais connoître à tous ceux qui verront le présent décret que, désirant donner à mes fidèles sujets une nouvelle preuve de ma sollicitude pour leur prospérité et pour protéger le commerce et l'agriculture; et voulant en même temps améliorer les moyens de réconciliation et rétablir entre le Portugal et le Brésil les relations interrompues par des événemens extraordinaires



que mon cœur paternel désire oublier, il m'a plu ordonner comme suit :

1) Les vins et les eaux-de-vie qui sont exportés du Portugal et des Algarves et des îles des Açores et de Madère pour les ports de l'empire du Brésil en droiture, et à bord de navires portugais ou brésiliens, ne payeront que la moitié des droits d'exportation fixés par le décret du 4 Juin de cette année.

2) Ces navires seront réputés navires portugais ou brésiliens, lorsqu'ils seront la propriété d'un Portugais ou d'un Brésilien, et lorsque le capitaine et les deux tiers de l'équipage seront Portugais ou brésiliens.

3) Les exportans donneront caution de faire le déchargement dans les ports du Brésil. Dans l'espace de six mois, depuis le départ des navires, ils présenteront un certificat du déchargement, à défaut de quoi ils seront tenus de payer les droits qu'on paye maintenant, d'après le décret du 4 Juin.

BERLIN, 6 Décembre.

Les mesures de police pour la sûreté publique contre le brigandage, le vol, et la filouterie, présentent maintenant en Allemagne un tableau beaucoup plus satisfaisant qu'autrefois, vu que les états plus ou moins puissans de ce pays, qui antérieurement n'avoient rien de commun entre eux sous les rapports de police, ont maintenant formé une association étroite à cet égard.

Le criminel fugitif étoit autrefois ordinairement en sûreté dès qu'il avoit atteint la frontière la plus proche; car, avant que les nombreuses formalités nécessaires pour qu'on pût le saisir eussent été remplies, il avoit disparu depuis longtemps, ou il se trouvoit sur un autre territoire. Il y avoit même des endroits où le malfaiteur pouvoit compter sur la protection des autorités.

Tout a pris de nos jours une tournure beaucoup plus favorable à cet égard. Les criminels fugitifs et les vagabonds dangereux sont partout poursuivis et arrêtés, quel que soit l'état auquel ils appartiennent. Ils sont remis sans difficulté aux autorités compétentes. En outre, tous les gouvernemens travaillent à compléter les moyens qui peuvent servir à ramener à un genre de vie régulier la grande masse de vagabonds qui parcourent l'Allemagne dans tous les sens.

Néanmoins, les autorités chargées de veiller à la sûreté générale, ont encore jusqu'à présent de grandes difficultés à vaincre, pour faire disparaître le vagabondage et la filouterie. Elles proviennent, entre autres causes, de ce qu'on a manqué dans la plupart des cas d'un moyen propre à faire reconnoître comme tels les individus les plus rusés de cette espèce.

Les autorités ne font que trop souvent l'expérience que les criminels les plus dangereux, et les vagabonds de profession, même lorsqu'ils sont arrêtés, savent éviter de faire connoître leurs véritables rapports, et que dans la plupart des cas, les enquêtes contre des hommes adroits n'ont conduit à aucun résultat satisfaisant.

Pour suppléer à l'imperfection des mesures à cet égard, M. le conseiller de police Merker fait paroître, depuis 1819, une feuille périodique sous le titre de : « *Communications sur les moyens de sûreté générale* : » et l'expérience a prouvé que cette feuille devient tous les jours plus propre à remplir son but dans toute son étendue. Un grand nombre de fonctionnaires de police pour la sûreté des pays situés en deçà de nos frontières, ont secondé cette entreprise que le gouvernement favorise, et tous les jours on obtient, pour la sûreté générale, d'heureux résultats, qui n'auroient pas eu lieu sans les ressources que fournit la *Feuille centrale des communications*.

LONDRES, 7 Décembre.

Fonds publics. — Consolidés au comptant, 83 $\frac{1}{2}$ . — Bons du Brésil, 69. — D<sup>o</sup>. de Columbia, 62 $\frac{1}{2}$ . — D<sup>o</sup>. du Mexique, 64 $\frac{1}{2}$ . — Emprunt Grec, 18 d'esc.

— Il paroît que la première tentative de faire le voyage de l'Inde par le moyen des pyroscaphes ne promet pas des résultats bien satisfaisans. Le bateau à vapeur l'*Entreprise*, qui est parti d'Angleterre le 16 Août dernier, n'étoit point encore arrivé au Cap de Bonne-Espérance le 28 Septembre; si dans l'espace de six semaines il n'a pu faire ce trajet, qui est moindre que la moitié du voyage entier, il

n'est pas présumable qu'il arrive à Calcutta en moins de quatre mois, temps que mettent les navires ordinaires. et il y a lieu de penser même que sa traversée sera d'un, ou peut-être de deux mois plus longue. Les communications avec l'Inde, par les pyroscaphes, ne pourront donc offrir aucun avantage jusqu'à ce qu'une route beaucoup plus courte leur soit ouverte par le canal de l'Égypte, ou que le système de la navigation par la vapeur reçoive quelque perfectionnement considérable et inattendu.

— Il vient de se former à Londres une compagnie de capitalistes pour préparer de l'*or mosaïque* en lingots, et pour en fabriquer toutes sortes d'objets de bijouterie, de vaisselle, d'ornemens d'architecture, etc. etc. Le capital de cette compagnie est de 200,000 liv. st. divisé en 4000 actions, sur chacune desquelles on paye 10 liv. st. en s'inscrivant.

— Un accident affreux, causé par le somnambulisme, vient d'arriver dans Lower Grosvenorstreet. Mr. Charles Robinson, capitaine au service de la compagnie des Indes dans le Bengale, jeune homme de vingt-deux ans, qui étoit revenu de l'Inde depuis peu de jours pour voir sa famille, s'est jeté pendant son sommeil d'une fenêtre du second étage; il est inutile de dire qu'il est mort sur la place.

— Il paroît que les colons de la Nouvelle-Galles méridionale veulent y introduire le divertissement national des courses; plusieurs beaux chevaux de race, partis d'Angleterre pour cette colonie, sont arrivés à Madère.

— Le *North-American Review* contient un aperçu des progrès étonnans que fait l'industrie aux environs de Baltimore, ville qui jouit à la vérité de la facilité des communications par eau et des circonstances locales les plus favorables. Les ruisseaux qui coulent aux alentours, font marcher 12 manufactures de coton, 6 forges, une fabrique de cartes, une de chocolat, deux moulins à papier, et 27 moulins à scie, et en outre des masses d'eau considérables restent encore sans emploi. Les manufactures de coton sont les plus importantes. En sus de celles qui se trouvent hors des murs, il y en a une dans la ville qui est mue par la vapeur, et qui emploie 300,000 livres de coton par an, principalement pour la fabrication de toiles à voile; dans toutes les treize ensemble, 27,000 fuseaux sont continuellement en activité, et leur nombre s'élèvera bientôt à 50,000; 2800 hommes y trouvent de l'occupation. Il existe aussi dans le voisinage de Baltimore une fabrique de blanc de plomb, qui consomme annuellement 250 tonnes de matières premières.

— Le commerce de Philadelphie s'accroît si rapidement, que, de la quatrième ou cinquième ville des États-Unis par rapport à l'exportation, elle en est devenue la seconde; elle occupe presque le même rang par rapport à l'importation. L'aperçu suivant des exportations et importations depuis le 30 Septembre 1823 jusqu'à la même date de 1824 en offre la preuve.

	Importation.	Exportation.
Boston . . .	12,826,201 tonnes	7,024,392 tonnes.
New-York . . .	34,969,515 —	21,771,881 —
Philadelphie . . .	11,865,531 —	9,364,893 —
Baltimore . . .	4,543,375 —	3,868,693 —
Charlestown . . .	2,164,540 —	8,034,077 —
Savannah . . .	543,265 —	4,589,865 —
New-Orléans . . .	4,539,769 —	7,928,810 —

#### LITTÉRATURE CLASSIQUE.

*Traité élémentaire de Rhétorique, ou Règles de l'éloquence, à l'usage des classes, par Louis-Gabriel Taillefer, inspecteur de l'académie de Paris.*

Les hommes le plus éminemment doués du génie de l'éloquence, ont eux-mêmes besoin de règles, parce que les bons préceptes perfectionnent l'art de la parole. En dirigeant l'usage et en le réglant, les livres des rhéteurs offrent des ressources, des combinaisons ingénieuses, propres à aiguïser l'esprit; semblables, comme dit Horace, à cette pierre qui de soi-même ne coupe pas, mais qui fait couper le fer :

« *Acutum*

« *Reddens quæ ferrum valet exors ipsa secant.* »

Les écrits des rhéteurs sont innombrables. Il est plus aisé de donner des conseils que de tracer des exemples. Corax et Tyrias furent les premiers, au rapport d'Aristote, qui, chez les Grecs, professèrent la rhétorique. De leur école sortit une foule de maîtres d'écriture, toujours bien accueillis par un peuple naturellement subtil et disputeur, comme dit Cléon. La vanité étoit le faible dominant de tous ces hommes, que tourmentait de plus le sordide amour des richesses.



Presque tous leurs ouvrages ont été la proie du tems : mais cette perte laisse peu de regrets, puisque nous possédons ceux d'Aristote, qui nous a conservé la partie substantielle la plus précieuse des oeuvres de ses prédécesseurs.

Il paraîtrait qu'Aristote, mécontent de ce qui avait été écrit avant lui sur l'art oratoire, conçut le dessein de refaire l'art. Son génie rendait sa présomption légitime. Il pensa qu'il pouvait surpasser ses devanciers, qui comptaient dans leurs rangs Isocrate, dont il eut tort pourtant de faire l'objet de ses sarcasmes, ne fût-ce que parce qu'on a toujours mauvaise grâce de déprécier ses rivaux. Toutefois, le succès justifia sa confiance, qui n'était qu'un résultat bien apprécié de ses forces.

Aristote, serré dans sa diction, dit beaucoup en peu de paroles ; mais, par sa brièveté même, il exige une attention soutenue. Ce caractère de concision a pu donner à son style de la sécheresse. Il convient à l'homme instruit et studieux qui met plus de prix au fond qu'aux formes. Cicéron, par son abondance, quelquefois un peu verbeuse, par ce tour d'entretien familier qu'il donne à ses dialogues didactiques, entremêlés d'anecdotes, de traits historiques, d'allusions politiques, piquantes, demi-satyriques, Cicéron toujours orné, toujours poli, toujours élégant, nécessairement plus aimable, doit plaire plus universellement. Cicéron l'emporte par l'élégance ; Aristote, par l'exactitude et la profondeur de ses recherches sur l'art.

Quintilien, leur plus célèbre disciple, est devenu le maître de tous ceux qui l'ont suivi.

Plusieurs savans ont préféré Quintilien à Aristote. Peut-être, est-ce une témérité de prononcer entre ces deux grands rhéteurs. Cependant, par cela même qu'Aristote est plus profond et plus serré, on pourrait décider que Quintilien, plus à la portée des élèves, et même de la plupart des maîtres, est plus *classique*. Sa méthode est claire. On peut dire qu'elle est d'autant plus instructive et plus sûre, qu'il sait douter ; qu'il n'a pas un mode d'enseignement tranchant et exclusif ; qu'il accorde qu'on peut arriver à la même fin avec des moyens différens, et qu'il n'annonce de préférence que pour le parti qui lui semble le plus sage, le plus honorable, le plus utile. Sa méthode est le fruit naturel et facile d'un long exercice et d'un profond savoir. Il a de quoi satisfaire tous les âges ; car il n'écrit pas que pour les hommes instruits. Sa diction correcte a tout à la fois de l'agrément et de la gravité, mais on doit le regarder comme un écrivain élégant plutôt qu'éloquent. Toutefois, son élégance n'a point d'apprêt, point de faux ornemens ; sa gravité n'a rien de terne, de triste, de morose. Quoiqu'il attache un grand prix aux règles, il ne fait pas tout consister dans l'observation des règles. Il ne croit pas qu'on devienne éloquent par les préceptes ; mais il croit que les préceptes empêchent l'homme éloquent de s'égarer.

On sait qu'il arrivait après cette époque brillante dont l'éclat allait s'éteindre, où l'imagination, mère des arts et de leurs vains prestiges, cédait la place au bel esprit ; où l'exagération était prise pour la force ; où ce qui était sage et mesuré paraissait faible ; où l'on commençait de rejeter comme trop simple ce qui était naturel ; où, à une élocution claire, suivie sans effort, développée sans embarras, allait succéder un style obscur et sans tissu ; où Lucain, enfin, était venu s'emparer de l'héritage de Virgile ; Sénèque de celui de Cicéron ; où la belle langue des grands écrivains du siècle qui finissait n'était déjà plus la même ; où, dépouillée de ses formes élégantes, privée de ses tours nombreux, elle affectait un caractère de concision brusque et sèche, inharmonieuse à force d'être serrée ; pour éviter le superflu, avare du nécessaire ; jalouse de s'adresser à l'esprit, et ne parlant pas toujours clairement à l'intelligence. Le siècle des penseurs venait après le siècle des orateurs et des poètes : telle fut, et telle sera, chez tous les peuples, la marche de l'esprit humain. Le règne de l'imagination a ses bornes. Jamais on ne l'a vue survivre au siècle de ses prodiges. La philosophie et la science s'emparèrent de son empire et de son sceptre. Ainsi, après ses hommes éloquens, Athènes avait eu comme Rome, ses érudits, ses rhéteurs, ses sophistes.

Mais, bien loin de partager les excès ou les erreurs justement reprochés aux écrivains de cette époque, Quintilien s'en déclare ouvertement l'adversaire. Il attaque et poursuit sans cesse le faux bel esprit qui préfère les ornemens sardés aux ornemens naturels ; qui hait tout ce qui est simple, tout ce qui est beau sans effort. Il fait la guerre à tous ces prétendus peintres de la nature qui semblent avoir pris plaisir à s'en éloigner, leur montrant que tout est imposture dans leurs tableaux. Il les rappelle à la noble simplicité du siècle d'Auguste. *Rien n'est beau que le vrai* : voilà le fond de sa doctrine.

Beaucoup d'autres rhéteurs ont suivi Quintilien ; tels que Denys d'Halicarnasse, Hermogènes, Longin, Saint-Augustin, etc., etc., qui ont laissé des préceptes sur la rhétorique, ou sur des parties de la rhétorique.

Nous en dirons autant de Gibert, de Rollin, de Batteux, de Laharpe, de Marmontel, etc. ; de Rollin qui, suivant le plan de Quintilien a tracé, comme lui, le cercle d'un enseignement complet, qu'il a plus étendu en certaines parties, et plus resserré dans d'autres, esprit sage et circonspect, fort au-dessous de Quintilien et de Cicéron, ses deux modèles ; mais auprès de qui, non plus qu'auprès des deux autres, la jeunesse studieuse ne court pas le risque de s'égarer ; Gibert, contemporain de Rollin, digne peut-être (du moins par la variété et l'étendue de son savoir) d'être son rival, s'il ne s'était pas fait son antagoniste, s'il n'avait pas comme accusé sa propre infériorité par l'omerté de ses censures ; Batteux, nourri des anciens, plein de leur substance, littérateur judicieux, mais

diffus et commun ; Laharpe, auteur d'un cours trop inégal dans ses proportions ; mais rempli d'excellens principes littéraires, exposés avec netteté, correction, élégance ; Marmontel, d'une société moins sûre, si j'ose le dire, mais plus inspirant, sachant donner à sa pensée cette heureuse précision, et ce tour original qui la rendent plus imprévue, et, dès-lors, plus frappante et plus énergique.

Aucun de ces auteurs n'a écrit pour les commençans ; et il faut s'être rendu digne, par une instruction profonde et solide, qu'on n'acquiert qu'auprès d'écrivains moins substantiels, d'établir un commerce et de sérieuses liaisons avec ces écrivains de première force. Les abrégiateurs de leurs oeuvres forment, si je puis le dire, une école primaire par laquelle doivent passer les jeunes adeptes, avant d'entrer dans ces hautes classes de l'enseignement.

Plusieurs de nos contemporains se sont distingués parmi ces derniers. Quelques-uns même d'entr'eux ont donné à leurs livres une importance qui les fait comme sortir de la classification d'écrivains élémentaires. Je ne citerai, pour cette fois, que M. Amar du Rivier, l'un de nos meilleurs professeurs, qui a fait un *cours complet de rhétorique*, dont j'aime à recommander la lecture aux élèves déjà instruits. Mais je ne m'occupe, en ce moment, que de ces maîtres habiles qui n'ont pas dédaigné de descendre des hauteurs de l'art, pour se placer à la portée des jeunes intelligences qu'il faut initier à ses secrets.

De tous les abrégés de rhétorique publiés avant *le traité* que j'annonce, celui qui m'a paru aller le mieux au but de l'enseignement, c'est *la Nouvelle rhétorique française* de M. Leclerc, à qui nous devons une très-belle édition des oeuvres complètes de Cicéron ; jeune professeur qui joint à une instruction étendue et variée, un esprit vif et solide, et qui serait une excellente acquisition pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres : mais son travail très-utile, formé comme l'est celui de M. Taillefer, de la substance la plus pure des meilleurs écrivains des bonnes écoles, anciennes et modernes, aurait peut-être un degré d'utilité plus spéciale, si l'auteur avait davantage restreint son enseignement ; et que, se dégageant de quelques détails qui compliquent les objets, il n'eût pas voulu tout dire. Cette conscience de l'écrivain est louable ; et, dans un livre où l'instruction devrait être moins élémentaire, le lecteur y applaudirait. Mais la multiplicité des objets ne fait qu'augmenter les difficultés de l'enseignement qui ne peut jamais être trop simple dans un livre fait pour des élèves. Dans ces sortes d'ouvrages, il faut abandonner beaucoup de choses aux commentaires des professeurs. Il me semble que M. Taillefer s'est bien placé dans sa position d'abrégiateur. Il a sagement réduit son travail au nécessaire ; je veux dire qu'il n'y fait entrer que les objets indispensables pour arriver à un enseignement plus élevé, à cette rhétorique *transcendante*, dont je parlais tout-à-l'heure. La modestie est une vertu de rigueur dans l'auteur d'un livre élémentaire. Il doit s'efforcer, non pas d'élever jusqu'à lui son jeune lecteur ; mais de descendre soi-même jusqu'à son inexpérience, afin de l'éclairer peu-à-peu des lumières de l'instruction. Pour s'abaisser ainsi, il faut être fort au-dessus de ce qu'on enseigne. Quoique, dans ce mode restreint d'instruction, l'on ne soit pas tenu de transmettre tous les documens de la science, il faut les avoir tous en réserve dans son esprit ; et c'est là, comme on l'a dit tant de fois, qu'il est nécessaire de savoir *trop* pour savoir *assez*. Il n'y a donc que celui qui voit de haut son sujet qui puisse habilement l'abrégier : j'entends, l'abrégier sans lacunes, et sans aucun de ces oublis qui trahissent l'ignorance ou, tout au moins, le demi-savoir. Or, j'ose penser que M. Taillefer a résolu le problème. En lisant son livre avec la plus sérieuse attention, il m'a semblé que sa première pensée tendait au but que j'indique, et qu'il a rempli ce but dans l'exécution. Son plan est simple, clair, méthodique. En se restreignant, comme il l'a fait, il a eu le grand avantage de ne pas s'égarer dans une foule de subdivisions, toujours embarrassantes pour les jeunes mémoires. Il a, de plus, le grand mérite d'être court, sans être sec, comme il est abrégé, sans être incomplet ; car, en y regardant de près, le lecteur retrouvera de soi-même tout ce que l'auteur aurait pu dire, dans ce qu'il n'a qu'implicitement exprimé. Ce livre doit être mis dans les mains de tous les aspirans à la rhétorique. Un peu plus tard, on leur recommanderait celui de M. Leclerc ; et quand ils se seraient nourris de cette substance, ils pourraient lire avec plus de fruit les rhétoriques développées, dont plusieurs professeurs recommandables ont enrichi de nos jours le corps enseignant ; et enfin, ces jeunes gens, remontant jusqu'aux grands principes de l'art oratoire, seraient dignes de méditer dans Quintilien, dans Cicéron, dans Aristote, les secrets de ce grand art auxquels les auront initiés leurs premiers maîtres.

M. Taillefer a suivi les trois divisions principales de la rhétorique, telles qu'elles sont admises dans les écoles : *L'invention, la disposition, l'élocution*. On y joint *l'action*, qu'on a heureusement définie *l'éloquence du corps*. Rigoureusement, tout rentre dans l'invention. Un *tableau synoptique*, placé au commencement du volume, met sous les yeux toutes les parties de l'ensemble, en les rapprochant l'une de l'autre avec beaucoup de netteté, et par une sorte de point d'optique qu'on peut saisir d'un coup-d'oeil. Une logique abrégée vient à la suite du volume.

Je termine ici la simple annonce que je fais d'un livre qui a pour recommandation le nom de son auteur, connu par d'utiles travaux dans l'enseignement, et par d'excellens ouvrages qui sont la meilleure garantie de sa production nouvelle.

L'Académie française.

AKAΔHMIA

AGHNON

